

# Souvenirs d'une pionnière

Annick Bellay

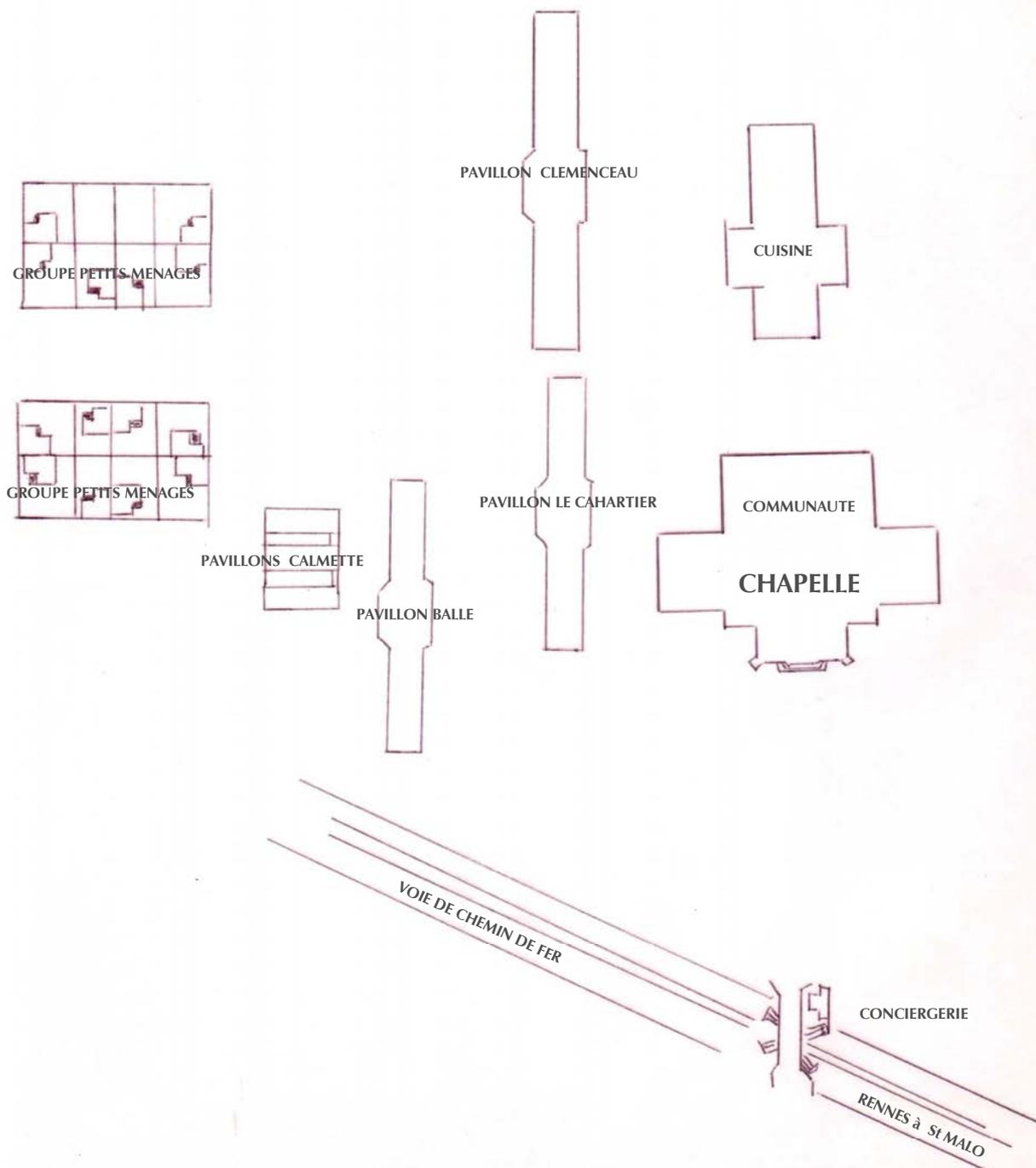
## *Des soins infirmiers à la radiologie (1951-1992)*

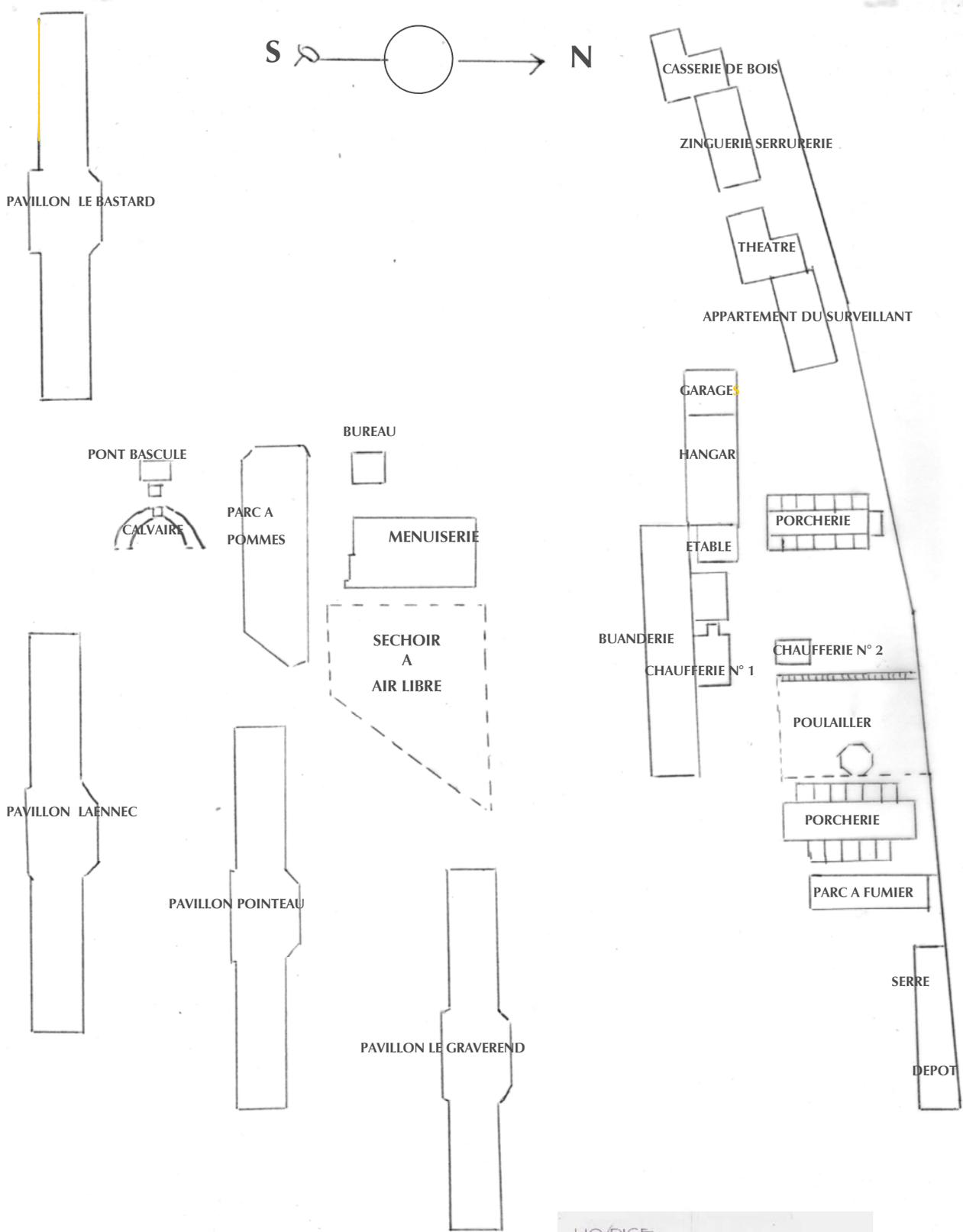


Annick Bellay au premier plan avec ses collègues,  
en 1969, devant une machine à développer les films

*« Si ce n'est pas moi c'est quelqu'un d'autre,  
si c'est quelqu'un d'autre pourquoi pas moi. »*

Annick Bellay



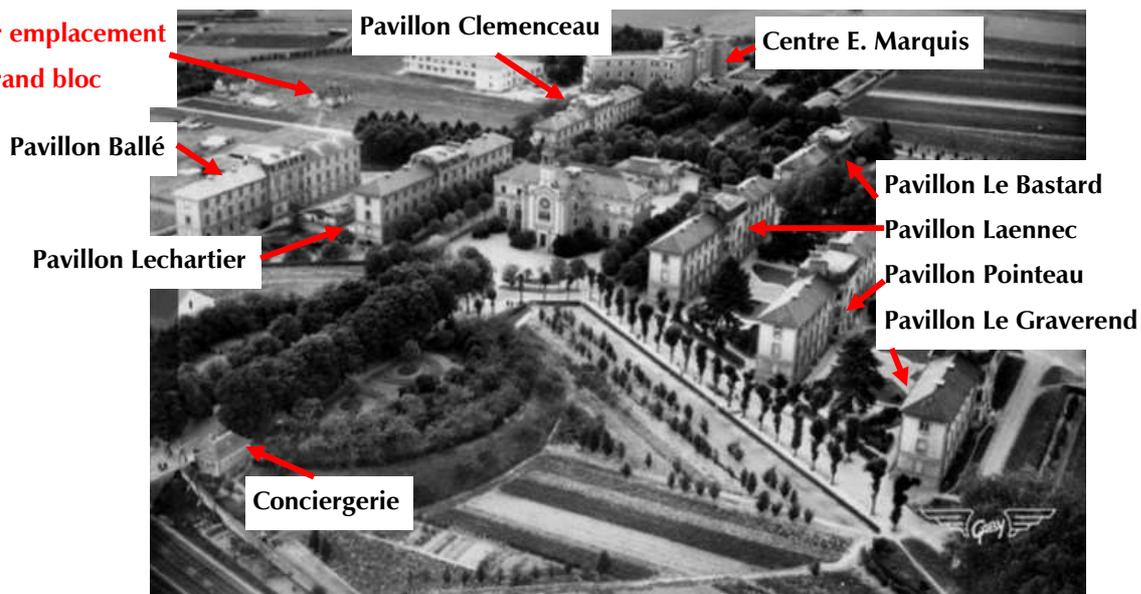


HOPICE  
 DE PONTCHAILLOU  
 PLAN GENERAL INDIQUANT LA  
 SITUATION DE DIVERS BATIMENTS  
 Echelle 0.002 P.M.  
 dressé par l'ingénieur en chef J. J. J. J.  
 Rennes le 20 Mars 1962  
*J. J. J. J.*



Rennes - L'Hôtel-Dieu

Futur emplacement  
du grand bloc



Vue d'ensemble des pavillons de l'hôpital de Pontchaillou  
avec la chapelle au centre vers les années 1950

## Bibliographie

- P<sup>r</sup> Eugène Marquis : *Nouveau centre anticancéreux de Rennes*, Imprimeries Oberthur, Rennes, 1936, 12 pages. Coll. CPHR.
- *Le service de radiologie du CHU de Rennes*, plaquette éditée par le service de radiologie du CHU de Rennes, novembre 1970, imp. Chaix-Desfossés-Néogravure, maquette A. Potiron, 36 pages, coll. CPHR.
- Photos de la collection d'Annick Bellay D. R.

Le témoignage d'Annick Bellay a été recueilli au CPHR en mars 2014, transcrit, mis en page et illustré par des bénévoles du CPHR. L'utilisation de tout ou d'une partie du document est soumise à l'autorisation du C.P.H.R. © CPHR, octobre 2016.

## Des soins infirmiers à la radiologie

Annick Bellay a eu une longue carrière de 1951 à 1992 au sein du CHU de Rennes, à l'Hôtel-Dieu et Pontchaillou. Après avoir été élève-infirmière à Rennes, elle travaille comme infirmière-technicienne de laboratoire en hématologie auprès du professeur Marie-Louise Chevrel, et devient première infirmière-itinérante pour les examens de sang. Enfin, par son désir d'évoluer et d'aller vers les techniques nouvelles, elle exerce comme manipulatrice en radiologie à l'Hôtel-Dieu puis dans le grand bloc de Pontchaillou dès son ouverture. La reconnaissance de son travail de qualité par les chefs de service fait qu'il lui est demandé de prendre en 1969 la direction de l'école de manipulateurs en électroradiologie médicale nouvellement créée par le professeur Jacques Simon. En 1979, elle prend la responsabilité du service de radiologie de Pontchaillou et est nommée surveillante-chef.

C'est son témoignage, recueilli par le CPHR, qui donne à voir la bonne connaissance de l'hôpital de Rennes qu'Annick Bellay a acquise durant plus de quarante ans.

### ● Les études d'infirmière

Nous sommes en 1951. L'école d'infirmières de Rennes, ouverte vers les années 1930, est une école régionale. Elle recrute des élèves ayant le baccalauréat (première ou seconde parties) ou ayant passé avec succès un examen d'entrée. Les études sont payantes et se déroulent sur deux années. Il n'y a pas d'entretien préalable, seul un examen de probation à la fin du premier trimestre permet d'écarter les moins motivées ou celles qui ne correspondent pas aux critères de l'école. Les promotions comptent de 80 à 90 élèves, essentiellement féminines.



Rennes -1954 : infirmières devant le centre anticancéreux

L'école d'infirmières se situe à l'Hôtel-Dieu. Des bureaux, construits contre le blockhaus, vestige de la dernière guerre, sont occupés par Sœur Marie et M<sup>lle</sup> Baudoin (nos monitrice et référente). Une petite bibliothèque est attenante à ces bureaux. M<sup>lle</sup> Chauveau, directrice de l'école d'assistantes sociales, est installée au niveau de l'école de sages-femmes. Une salle de cours est réservée aux étudiantes de première année. Les cours de seconde année sont dispensés dans un amphithéâtre désuet, sombre et triste donnant sur une petite cour intérieure où des lapins sont élevés pour le laboratoire.



Coll. CPHR

**Hôtel - Dieu de Rennes :**  
**La salle commune pour les enfants**

Nos uniformes, achetés et entretenus par nos soins, se composent d'un bonnet amidonné, d'une blouse, d'un tablier avec bavette et bretelles croisées à l'arrière, de chaussures blanches, basses de préférence et silencieuses. L'insigne bleu et blanc de l'école est obligatoirement cousu sur le tablier. Cet uniforme doit être impeccable, le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles ne laissant apparaître aucune mèche de cheveux. Le maquillage (rouge à lèvres ou vernis à ongles) est interdit ainsi que les bijoux hormis la montre, accrochée à une bretelle du tablier. La rentrée scolaire a lieu au début d'octobre ; les trois premières semaines sont consacrées aux rudiments de notre métier, c'est-à-dire la conduite à tenir pendant les stages, les règles à observer, les premiers soins aux malades... bref ce qui nous est indispensable pour faire nos premiers pas dans les services. Les stages se passent le matin de 8 h à 12 h et l'après-midi de 15 h 30 à 17 h les cours s'intercalent de 14 h à 15 h 30 et de 17 h à 19 h tous les jours.

Le pointage est obligatoire à l'Hôtel-Dieu, au niveau de l'école et à Pontchaillou, à la conciergerie près du pont de chemin de fer. Les matinées sont très occupées : toilettes, réfection des lits, prises et relevés des températures, prévention des escarres, aide aux pansements, piqûres, stérilisation... Celle-ci prend beaucoup de temps : il fallait envelopper les instruments et tout le matériel dans de la gaze avant de les mettre dans des boîtes en fer blanc. Les tubulures servant à la pose de sérum sont rincées et mises à bouillir dans de grands récipients en émail qui bien souvent « crament ». Les stages de l'après-midi relèvent du marathon pour celles qui sont à Pontchaillou. Pas de voiture bien sûr mais un vélo ou nos jambes pour courir prendre et relever les températures dans les immenses salles communes des pavillons Laennec, Le Graverend ou Le Bastard, ou pour aller donner quelques biberons en pédiatrie ou aux prématurés au pavillon Le Chartier. Les retards aux cours de 17 h ne sont pas permis.

Un certain nombre de nuits de veille sont au programme. À l'Hôtel-Dieu, nous nous installons dans l'office de Sœur Marie avec une religieuse, une autre élève et une aide-soignante. Les nuits sont longues et lugubres. Nous arpentons les couloirs pour aller faire des piqûres dans les différents services ou dans les pavillons situés près de la rue Saint-Martin. À Pontchaillou, nous sommes en pédiatrie (pavillon Le Chartier dit Sainte-Eugénie) avec une autre élève et une aide-soignante. Non seulement nous devons surveiller les sérums des enfants mis sous perfusion mais toutes les trois heures nous allons faire des piqûres de pénicilline au centre Eugène Marquis ou au pavillon Laennec (pavillon des tuberculeux). Les allées de Pontchaillou sont sombres, il n'y a pas ou peu de réverbères. Notre lampe de poche nous montre le chemin ; il n'est pas rare de rencontrer, cachés derrière les arbres, des « petits vieux » sortis de l'hospice, qui en mal de sommeil, vont se promener dans les jardins. Nous avons peur !!

Le lendemain des gardes, nous n'allons pas en cours. Ils sont dispensés par les monitrices, directrices et médecins de l'hôpital ou de cabinets privés. Nous sommes placées par ordre alphabétique et Sœur Marie fait l'appel avant chaque cours. Ce sont des cours magistraux laissant peu d'espace au dialogue. Une petite anecdote cependant, de la part d'un professeur qui nous met en garde contre la syphilis : il nous conseille, lorsque nous allons boire un café dans un bistrot de prendre la tasse avec la main gauche de manière à poser les lèvres sur le bord de la tasse le moins utilisé par le grand public...

TOTALISATION DE LA DURÉE DES STAGES		
Médecine adultes (tuberculose comprise) .....	5 mois	
Chirurgie (dispensaire) .....	1	
Médecine infantile (enfants et nourrissons) .....	3	
Chirurgie adultes et enfants .....	5	
Maternité .....	1	
Contagieux .....	1	
Service social .....	1	
Spécialités	Dermatologie - Syphilis .....	1
	Centre Antibien-être .....	1
	Ophthalmologie .....	1
	Oto-rhino-laryngologie .....	
	Urologie - Chir. pulmonaire .....	1
Salle d'opérations .....	1	
Total des mois .....		

Coll. CPHR

Extrait du livret scolaire des infirmières

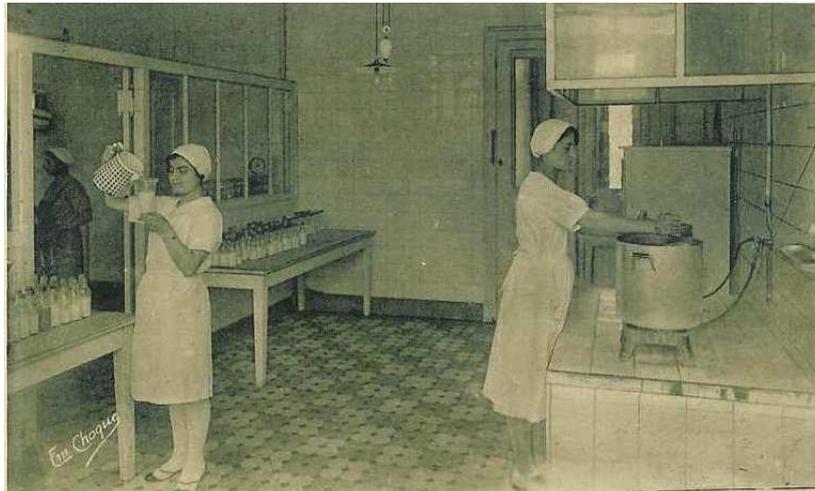
### Serment des infirmières de l'école de Rennes.

*En présence des maîtres de cette école, des élèves, nous promettons devant Dieu et devant les hommes, d'être fidèles aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de notre profession. Admises dans les services hospitaliers, dans les familles, nous nous tiendrons prêtes à soulager toutes les misères. Respectueuses et reconnaissantes envers l'école dont nous sommes fières de porter l'insigne, nous transmettons aux autres la formation que nous y avons reçue. Que les hommes nous accordent leur estime si nous sommes fidèles à nos promesses.*

Un livret scolaire suit l'élève pendant ses deux années d'études. Sur la couverture, on remarque l'intitulé « M<sup>lle</sup> » uniquement. Tous les stages y sont répertoriés avec l'appréciation et la signature du chef de service. En fin de première année, nous nous soumettons à l'examen de passage en seconde année puis à la fin de celle-ci, au diplôme d'état. Malgré toutes les contraintes, l'ambiance de l'école est sympathique et familiale. Le baptême de promotions est une grande cérémonie, solennelle, où nous choisissons le nom de la nôtre (un homme ou une femme célèbre) ainsi que notre marraine. J'ai été diplômée en 1954.

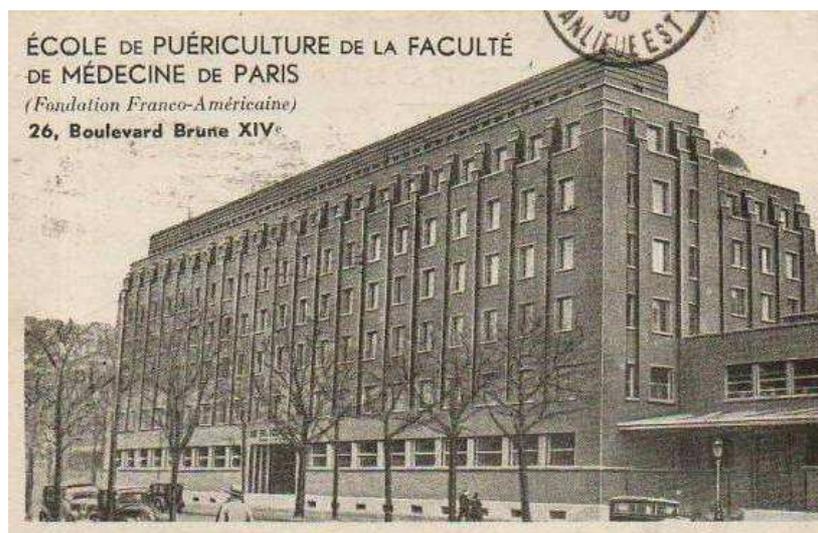
## ● Mon travail d'infirmière

Je suis dans le service de M<sup>me</sup> la professeure Chevrel et je débute avec elle comme infirmière. Le docteur Chevrel dispose de son personnel et de ses techniciens de laboratoire ; c'est elle qui les forme. À cette époque, je suis déjà maman et on m'a trouvé un poste à la biberonnerie. Ma fille Véronique était née et j'avais obtenu l'autorisation d'aller à la crèche de la rue Papu, le midi, pour l'allaiter. Qu'était une biberonnerie ?



Une biberonnerie

C'était l'endroit où des puéricultrices remplissaient les biberons pour les nouveaux nés, principalement les prématurés. J'ai bien connu ce personnel car j'en faisais partie. La biberonnerie consistait en une grande pièce localisée dans un des pavillons de Pontchaillou. C'était le pavillon Ballé, le plus ancien, près du pavillon Le Chartier (le grand bloc n'existait pas à cette époque). La surveillante du service des prématurés était Mademoiselle Lise Gicquel ; elle avait fait l'école de puériculture du boulevard Brune de Paris, créée par le docteur Nicole Gérard-Mangin\* (1878-1919), première école d'infirmières pour les prématurés. M<sup>lle</sup> Gicquel était très sévère mais très attentive aux prématurés.



\* N. Gérard - Mangin fut l'unique femme médecin affectée au front durant la Première guerre mondiale. Mobilisée par erreur le 2 août 1914, elle occulta sa condition féminine et se porta volontaire pour exercer à Verdun. En 1916, elle fut nommée médecin-major et devint directrice de l'hôpital Edith Cavell. Elle effectua des recherches sur la tuberculose et sur le cancer. Investie auprès de la Croix-Rouge, elle ne reçut ni citation ni décoration.



M<sup>me</sup> la professeure Marie-Louise Chevrel  
(1901-1971) cliché Ouest - France, 1970



Centre anticancéreux de Rennes en 1936  
(futur centre Eugène Marquis en 1954)

En 1954, l'hôpital de Rennes recrute peu d'infirmières après le diplôme d'état : les religieuses occupent les postes et l'école d'infirmières fournit de la main d'œuvre à bon marché. Cependant, cette année-là, à l'automne, un poste d'infirmière est créé au laboratoire d'hématologie de l'hôpital Pontchaillou de Rennes, dirigé par M<sup>me</sup> Chevrel, situé au second étage du centre anticancéreux comprenant le centre de radiothérapie (cela s'appellera ultérieurement centre Eugène Marquis). Ce travail en hématologie consiste à faire des prélèvements au lit du malade dans tous les services de l'Hôtel Dieu et de Pontchaillou selon la demande : à l'aide d'un vaccino style, on incise le bout du doigt, le lobe de l'oreille ou le talon pour les bébés et on aspire quelques gouttes de sang avec une pipette graduée. Il arrive qu'on avale du sang car on met la tubulure à la bouche !! Le sang est dans des tubes contenant du sérum ou un anticoagulant pour la numération globulaire. Pour la formule sanguine, nous étalons une goutte de sang sur une lame en couche fine et régulière en trois exemplaires.



Centre anticancéreux de Rennes-Pontchaillou :  
Laboratoire d'anatomie pathologique



Centre anticancéreux de Rennes-Pontchaillou :  
Laboratoire de bactériologie

Coll. CPHR

De retour au laboratoire, on comptabilise les globules blancs et rouges à l'aide d'un microscope et de cellules spéciales, les cellules de Nageotte\*. On est dans un cabinet noir, on met le produit sur la cellule de Nageotte et on compte avec le microscope qui nous éclaire. Puis on multiplie.... C'est aléatoire, on compte à l'œil nu, ça ne repose que sur une personne. Les lames, après avoir été colorées avec différents réactifs sont lues par les laborantines et supervisées par le chef de service quand il y a un doute. Si l'étalement n'est pas correct au départ (il ne doit pas être plus épais d'un côté que de l'autre), on retourne avec sa sacoche chercher du sang, quelle que soit l'heure. Les déplacements se font par nos propres moyens.



Coll. CPHIR

Hôtel-Dieu de Rennes :  
La salle commune pour les malades dite salle S' Yves

Cela a été dur, mais ça m'a formée, car à l'école, on n'apprenait pas tout ! Je sortais toute jeune, on apprenait à faire les prises de sang. C'est grâce à Sœur Marie (les sœurs de Villeneuve étaient au centre anticancéreux) si je suis allée en hématologie. J'y allais à vélo ou à mobylette, ma propre mobylette... J'avais demandé une indemnité pour l'essence comme le syndicat me l'avait conseillé. Je vais donc voir M<sup>me</sup> Chevrel, j'ai la trouille mais je lui explique !!! M<sup>me</sup> Chevrel, même quand on lui parlait, était sur son microscope. M<sup>me</sup> Chevrel : « Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce qu'elle a dit ? J'ai pas compris... » Je n'ai jamais eu d'indemnité !!! Aucune attention ne m'a été accordée. Pourtant quelquefois, elle avait des sentiments. On la craignait sans la craindre ; il fallait être « culotté ». Elle avait son laboratoire d'hématologie avec M<sup>me</sup> Paulette Morfoisse de l'équipe des laborantines. Moi, j'avais en charge la grande salle où je préparais tout.

---

\*La **cellule de Nageotte** est un hématimètre qui permet de compter le nombre de cellules en suspension dans une solution. Classiquement, elle est utilisée en cytologie urinaire ou pour l'examen du liquide céphalo-rachidien<sup>1</sup>. Elle est prévue pour le dénombrement de liquides pauvres en éléments. Le quadrillage est constitué de larges et longues colonnes. Les mesures du volume élémentaire que représente une colonne permettent de déterminer alors la concentration cellulaire du liquide. Ces mesures sont la profondeur entre lame et lamelle (0,5 mm), la largeur de la colonne (0,25 mm) et la longueur de cette colonne (10 mm). Ainsi le volume de chaque colonne est de 1,25  $\mu$ l. Les protocoles de comptage indiquent de choisir dès le départ la règle de comptage : les cellules chevauchant uniquement les bords gauche et bas seront prises en compte. Plus de colonnes sont comptées, meilleure est la représentativité du comptage.

Au centre Eugène Marquis, il y avait beaucoup de couloirs et de nombreux allers et venues, on apportait des pièces anatomiques (bras et jambes) dans des bœux pour l'anatomopathologie\*. M<sup>me</sup> Chevrel n'aimait pas le va-et-vient à cause du bruit. Un jour quelqu'un était venu me voir, on riait, on parlait... Pas contente, M<sup>me</sup> Chevrel ouvre la porte !!

«Pipetter\*\*», étaler [le sang], pédaler, monter, descendre les escaliers, courir d'un établissement à un autre, d'un service à un autre, d'un pavillon à un autre, il fallait le faire !!! Et se faire appeler « sangsue ou vampire » fait partie du quotidien. Par contre, que de rencontres ou de situations insolites. Les petits vieux ou les petites vieilles de l'hospice qui le jeudi ont le droit de sortir et qui sur leur trente-et-un, chapeautées, sac à main, descendent l'allée des marronniers bras dessus bras dessous pour aller flâner rue de Saint-Malo ou au café de la Pompe... Et cette petite dame qui lavait ses mouchoirs et les faisait sécher sur ses bras ou épaules en se promenant au soleil... Et ces brancards munis d'un tablier et d'une capote en grosse toile marron qui cahotent dans les allées non goudronnées de Pontchaillou pour aller à la radio au pavillon Ballé, en pneumologie... Et ces visiteurs qui doivent ouvrir leurs cabas en passant à la conciergerie de peur qu'une bouteille de vin y ait été glissée... Et ces braves agriculteurs prêts à vendre une vache pour payer les frais d'hospitalisation de leur malade... Et cette cloche qui résonne dans tout l'Hôtel-Dieu pour annoncer aux brancardiers qu'une ambulance arrive avec un blessé... Les brancardiers se regroupent devant la grille de la cour d'honneur pour assister au débarquement... Et cette queue qu'il faut faire en fin de mois pour recevoir son salaire dans ce petit bureau près des cuisines, salaire qui est remis à l'agent hospitalier, dans une petite guérite, de la main à la main quand il n'atteint pas 1000 Frs... Et ces grandes salles communes aux odeurs d'encaustique mêlées aux odeurs d'urine et d'encens où les religieuses nous conseillent de prendre les patins (on nous appelle les mille-pattes !!) et nous invitent à nous recueillir en passant devant l'autel situé au fond de la salle !... Et ces rangées de lits à droite, à gauche et au milieu où les malades attendent qu'il se passe quelque chose, scrutant notre arrivée pour discuter, bavarder, nous questionner, se confier, se rassurer !! Parfois, les malades sont dirigés vers le centre de La Massaye à Guichen.

\* cf. *Anatomie et cytologie pathologiques à Rennes*, témoignage du professeur Gérard Lancien, [www.cphr.fr](http://www.cphr.fr).

\*\* Néologisme d'Annick Bellay, relatif aux prises de sang à l'aide d'une pipette.



**Micropipette d'hématologie**

Dans un coffret blanc en plastique sont déposés deux embouts de pipetage, trois micropipettes contenant un micro-agitateur, un tuyau de caoutchouc muni d'un embout de pipetage s'emboîte sur une de ces pipettes

Coll. CPHR



**Cloche de l'ancienne chapelle de Pontchaillou**

J'ai été nommée Adélaïde Perrine par Messire Pierre-Louis Dupont des Loges, premier président de la cour royale, chevalier de l'ordre royal de la légion d'honneur et M<sup>me</sup> Adélaïde Marie Claire de la Vieville de Boisgelin, ép. de Louis Spiridon Erain, comte de la Villegontier, pair de France, bénite par M<sup>sr</sup> Charles Mannay, évêque, MM. Olivier et Dupré, aumôniers de l'hospice général de Rennes, MM. les administrateurs des hospices civils et de M<sup>mes</sup> les hospitalières de S<sup>t</sup> Thomas de Villeneuve desservant le dit hospice. L'an 1824 Lebrun, fondeur

Coll. CPHR

## ● Sept ans au service de radiologie à l'Hôtel-Dieu

En 1961, je ne fais plus partie du service de M<sup>me</sup> Chevrel car je lui ai demandé de pouvoir quitter le service d'hématologie où j'ai passé sept ans avec elle : je veux changer. Je ne suis pas docile, je donne mon avis... À cette époque, je suis enceinte de Valérie, ma deuxième fille. Comme je vais tous les jours de Pontchaillou à l'Hôtel-Dieu avec ma petite sacoche, je vois souvent M<sup>me</sup> Armandine Monnerie, la surveillante du service de radiologie. J'ai déjà vu M. Roux, le directeur de l'Hôtel-Dieu et lui ai dit que j'en ai assez de me promener avec mes pipettes et que j'aimerais aller en radiologie, un service que je connais déjà car je fais des prélèvements pour le personnel de radiologie dans le cadre de la médecine préventive. Le docteur Biret, radiologue-chef de service et M<sup>me</sup> Armandine Monnerie, surveillante m'ont alors acceptée.



Pavillon Paul Lemonnier inauguré en 1908



Dans les années 1960, l'Hôtel-Dieu regroupe les principaux services de soins : médecine, chirurgies adulte et enfant, spécialités, urgences, maternité, gynécologie... Le service de radiologie, dirigé par le docteur Biret depuis 1931 et ceci jusqu'en 1968, est situé dans un pavillon extérieur à toutes les unités de soins, le pavillon Lemonnier. Ce pavillon spécifique pour la radiologie, construit grâce à un legs de Madame V<sup>ve</sup> Lemonnier, est inauguré en 1908. Ce pavillon dispose de cinq salles de radiodiagnostic, d'une salle d'électrologie, d'une chambre noire et de bureaux. Les sanitaires sont communs au personnel et aux malades. Un petit office sert au lavage des bocks à lavement, tubulures, canules, seringues et timbales... Des malades valides ou en brancard attendent dans le couloir. Des vestiaires du personnel sont à proximité des salles de radio. Seule la réserve de films vierges est protégée par du plomb.

Chaque appareil de radio a sa fonction et est appelé par le nom du constructeur comme Massiot 1, Vieux Massiot CGR, « Grand américain », « Petit américain » (utilisé jusqu'en 1973). Ces deux derniers sont des dons de l'armée américaine en 1946. Ils n'ont pas de centreur lumineux mais un centreur télescopique qui sert de repère ainsi que la rainure incrustée au milieu de la table. Pour positionner le malade, il faut le dévêtir, le palper, prendre des repères anatomiques et le tatouer au crayon rouge. La protection contre les rayonnements ionisants est rudimentaire. Le « petit américain » par exemple, n'a pas de paravent plombé, la salle étant trop petite. Les autres salles ont des paravents sur roulettes, très lourds à déplacer et quelquefois trop petits pour protéger le personnel séjournant dans la salle pendant la prise des clichés. Le tablier plombé est indispensable ainsi que le port du dosifilm.

Deux appareils munis d'une scopie permettent de pratiquer les examens digestifs : œsophage, estomac, lavement. Des radios pulmonaires sont centrées en scopie pour ne pas rater de cliché. Ces examens pratiqués dans le noir demandent un temps d'adaptation plus ou moins long. Il est indispensable de faire une bonne information au malade qui a bien souvent des difficultés à comprendre ce qui lui est demandé de faire. Par exemple pour obtenir de bonnes radios d'estomac, le malade, après avoir bu un verre de baryte, doit saliver pour faciliter le transit du produit de l'estomac dans le duodénum. À la demande du médecin qui contrôle en scopie, la manipulatrice doit imaginer un menu pour lui faire venir l'eau à la bouche : la galette-saucisse, le pot-au-feu ou le petit salé « marchent » bien en général !!! Les lavements barytés sont tout aussi délicats, ils se font dans le noir : le positionnement du malade, la pose de la canule, le passage de la baryte, la prise des clichés... le reflux incontrôlé qui inonde le malade, la table et les chaussures !!!



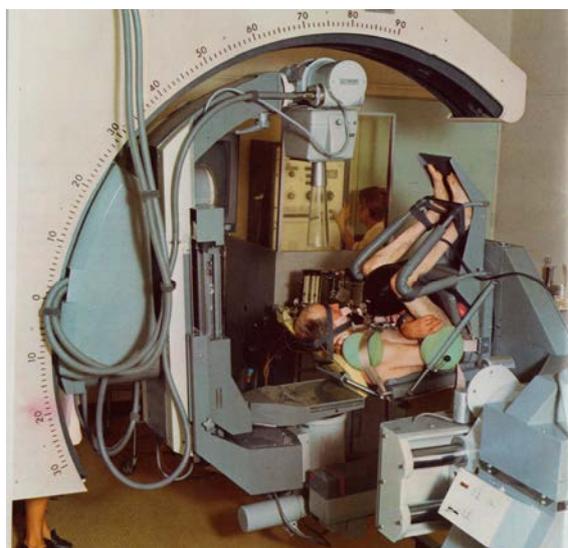
« Petit américain » de marque Picker : ce matériel empaqueté dans une mallette, transporté par bateau et utilisé sur les champs de guerre a été légué en 1946 par l'armée américaine au Centre Hospitalier de Rennes (Hôtel-Dieu) et utilisé jusqu'en 1973  
Coll. CPHR

Toutes les semaines, nous changeons de poste de travail pour nous familiariser avec tous les examens et appréhender toutes les situations. Nous redoutons certains postes comme celui de la salle d'opération. La pose d'un clou de col de fémur en est un exemple : avant la mise en place des champs stériles, nous prenons les repères et faisons un cliché d'essai. Avant la pose du clou, le chirurgien détermine son axe à l'aide de broches métalliques, visibles aux rayons X. Des clichés sont pris en cours d'intervention. Pour mettre notre cassette sous la hanche du malade, nous prenons une pelle avec un long manche ou bien, nous disparaissions littéralement sous les champs stériles, avançant discrètement à quatre pattes, en essayant de ne pas faire de faute d'asepsie. Pour le profil de hanche, la cassette est lancée dans un champ stérile et tenue à la verticale par l'aide opérateur. Nous courons ensuite en chambre noire et là nous appréhendons le développement. Nous revenons en salle d'opération avec nos clichés dégoulinants, accrochés à un cadre métallique que nous présentons au chirurgien devant le négatoscope.

Le premier amplificateur de brillance, vers les années 1968, améliore considérablement la technique. Certains examens paraissent remonter à la nuit des temps. L'encéphalographie gazeuse par exemple : cet examen consiste à envoyer de l'air dans les ventricules cérébraux par l'intermédiaire d'une ponction lombaire. Il se fait au « grand américain », tôt le matin, par le patron du service demandeur. Le malade est assis sur un tabouret face à la table de radio qui est

à la verticale, un oreiller sur les genoux, que le malade entoure de ses bras et cramponne de toutes ses forces. Au fur et à mesure de la montée de l'air, des clichés du crâne de face et de profil sont pris le plus rapidement possible. Le positionnement de la tête du malade a une grande importance et c'est avec beaucoup de précautions qu'une fois l'injection terminée, nous basculons le malade à l'horizontale pour la suite de l'examen. Cet examen angoissant, douloureux, peu confortable pour le malade fut amélioré en 1969 avec l'arrivée du craniographe dans le nouveau service de radiologie du bloc de Pontchaillou où cet examen était alors réalisé sous anesthésie. De 1961 à 1969, j'ai appris mon métier de manipulatrice-radio. J'étais contente, j'ai beaucoup aimé ce que je faisais.

**En 1969, la construction du grand bloc est terminée au CHU de Pontchaillou après démolition de la chapelle. On y installe le service de radiologie comprenant 4 services avec des équipements de pointe : au rez-de-chaussée, la radio centrale (7 salles), au sous-sol, la radio-pédiatrie (2 salles), la radio vasculaire (2 salles dont une pour les explorations cardiaques), au 4<sup>e</sup> étage, la radio-neuro (2 salles).**

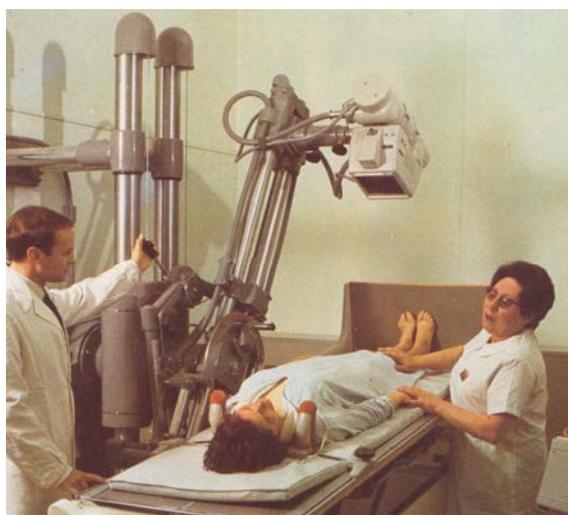


**Salle de craniographie pour encéphalographie gazeuse avec chaise isocentrique : le support patient pour cet examen est une chaise spécialement construite pour le service de radiologie du CHU de Rennes. Prototype devenu l'objet d'une fabrication en série. Annick Bellay est la manipulatrice-radio**

*Clichés in Le service de radiologie du CHU de Rennes, plaquette éditée par le service de radiologie, op.cit.*



**Salle destinée aux examens radiologiques d'urgence. Annick Bellay déplace la suspension plafonnière**



**Salle d'urographie durant une tomographie. M<sup>me</sup> Armandine Monnerie, est la surveillante-chef en radiologie**

Pour l'inauguration des services de radiologie du centre hospitalier Pontchaillou, une plaquette a été éditée en 1970 et les médecins responsables ont rédigé la conclusion ci-dessous qui met en valeur le développement considérable du nombre de salles et l'installation d'équipements d'avant-garde au bénéfice des patients et de l'enseignement.

Tel qu'il est décrit dans cet opuscule, le service de radiologie du C. H. U. de Rennes forme un tout cohérent, fonctionnel, équipé de matériel moderne et souvent même d'avant-garde. On peut regretter que, comme il est habituel en France, le long délai entre la conception et l'achèvement (une dizaine d'années) n'ait pas permis d'incorporer certaines techniques récentes, par exemple la transmission par pneumatique des dossiers et des radiographies d'un service à l'autre. Il est aussi vrai qu'un service de 12 ou 14 salles de radiologie constitue un ensemble bien lourd en matériel, en personnel aussi car l'effectif devrait atteindre 60 à 80 personnes, médecins, manipulateurs, brancardiers, secrétaires, etc..., et qu'il est difficile à diriger efficacement. Mais la conception architecturale même, en deux étages superposés, rendra possible la division en deux unités dans l'avenir. L'originalité du service ne tient non à ce qu'il est grand, ce qui serait plutôt un inconvénient, ni à ce qu'il est le plus moderne ou le mieux équipé, car il existe en France des services remarquables de radiologie spécialisée, cardiaque, neurologique, pédiatrique... Elle tient plutôt à ce qu'il s'agit d'un service de radiologie générale, donc en principe apte à couvrir tous les besoins et à ce que ce service est à la fois homogène, en conception et en qualité du matériel et diversifié en sous-ensembles fonctionnant les uns à côté des autres et se complétant harmonieusement. Un tel service revient bien entendu à un prix élevé. Il n'est justifié que s'il fonctionne à temps car il n'est pas concevable de n'utiliser que 4 ou 5 heures par jour des équipements de cette classe. Il nécessite donc la présence d'un personnel nombreux et qualifié :

- personnel médical ; la Faculté de médecine de Rennes forme déjà et doit former encore plus de spécialistes en radiologie.
- personnel technique aussi ; c'est dans ce but que, depuis un an, - grâce au soutien des autorités administratives, une École de manipulateurs de radiologie a été ouverte au Centre hospitalier.

Il faudra bien sûr quelques années pour que l'effectif soit au complet. Le fait d'offrir un magnifique outil de travail facilitera, croyons-nous, le recrutement.

Alain Ramée et Jacques Simon, *Le service de radiologie du CHU de Rennes, op. cit.*, novembre 1970.



**Le professeur Alain Ramée**  
en 1995



**Le professeur Jacques Simon**  
ca 1980

## ● Création de l'école de manipulateur de radiologie



Annick Bellay ca 1973

À l'ouverture du nouveau service de radiologie du bloc-hôpital de Pontchaillou, en 1969, Monsieur le professeur Jacques Simon, chef de service, m'appelle pour me proposer de prendre la direction de l'École de manipulateur-radio qui se créait, M<sup>me</sup> Armandine Monnerie, étant surveillante chef du service de radiologie. Le poste était très convoité. J'accepte car la fonction est intéressante et j'ai déjà une expérience du métier de manipulatrice. L'école s'ouvre mais sans locaux dédiés. Les études durent deux ans, les cours magistraux sont communs avec les infirmières pour la parasitologie, la gynécologie, la traumatologie... dans les grands amphithéâtres de l'école d'infirmières. Les cours plus spécifiques au métier de manipulateur, la technologie et la radio-anatomie avaient lieu dans l'amphithéâtre au sous-sol de la radiologie ; les travaux pratiques sur les différentes incidences de radio se tenaient dans les salles d'examen en fin de journée lorsqu'elles étaient disponibles. Pour les cours de radio thérapie, notamment ceux du professeur Guelfi, les élèves se rendent dans l'amphithéâtre du centre Eugène Marquis.

Pour ce nouveau service, il a fallu recruter des manipulateurs diplômés : la première promotion de 1969-71 comportait trois personnes lors de la première année puis six pour le diplôme d'état de manipulateur, la deuxième promotion en a accueilli douze. J'allais négocier avec toutes les surveillantes des services de soins et j'organisais tous les stages. En stage, je ne voulais pas de pantalon professionnel. La tenue comportait une blouse et un tablier. L'école de manipulateurs en radiologie a acquis une réputation. Les promotions ont pris de l'essor au fil des années et l'émulation entre les élèves était forte. Ceux-ci avaient créé une association d'anciens élèves dont ils souhaitaient que je prenne la présidence en signe d'hommage. Ils éditaient un journal *Radio Activités* dont je rédigeais l'éditorial. En 1979, je faisais un premier bilan prometteur des formations. Il fallait toujours se battre pour la reconnaissance. Nous voulions le même statut que les infirmières. Chaque manipulateur restait stagiaire et auxiliaire longtemps car l'école était de création récente. Depuis, l'École de manipulateurs en électroradiologie de Rennes n'a cessé d'acquiescer la notoriété qu'on lui connaît.

Depuis la création de l'École de manipulateurs en électroradiologie du Centre Hospitalier Régional de Rennes en décembre 1969, 164 élèves ont obtenu le diplôme d'Etat :

134 filles et 30 garçons pour 8 promotions.

En juin 1978, la moyenne était donc de 10,5 manipulateurs par an.

Les élèves sortant de l'École, presque tous originaires de la Bretagne, ont pris des postes dans les hôpitaux de grande ou moyenne importance, dans les cliniques radiologiques ou cabinets privés de la région : 120 diplômés sont restés en Bretagne, Rennes prenant la plus grosse part puisque actuellement 55 anciens travaillent au C. H. R.

Peu ont abandonné la profession : 5 ou 6 pour raisons familiales ou changement d'orientation.

Une très grande majorité travaille toujours dans le même service de radiologie depuis l'obtention de leur diplôme d'état.

Extrait de l'éditorial d'Annick Bellay in *Radio Activités*, Bulletin de l'Association des Anciens élèves de l'École de Manipulateurs en radiologie de Rennes, 1979

## ● Surveillante chef de 1979 à 1992

Coll. CPHR



Sœur Marie et un groupe de manipulatrices dont Annick Bellay (X) en 1980 lors d'une visite



Diplôme factice offert par la promotion 1970 - 1972 en témoignage de la reconnaissance et de la complicité des élèves

En 1979, quand M<sup>me</sup> Monnerie est partie, j'ai abandonné la direction de l'école et j'ai été nommée surveillante-chef du service de radiologie jusqu'en 1992. En treize ans, j'ai accompagné toutes les évolutions de la radiologie vers l'imagerie avec la naissance de la numérisation, les scanners, l'IRM et les appareils de recherche : morphomètre 3D et MEG (magnéto-encéphalographie). Nous travaillions aussi avec les ingénieurs en informatique du CERIUM pour tout mettre en réseau. C'était révolutionnaire et enthousiasmant même si ce n'était pas toujours facile de tout organiser. Entre les modifications des locaux, les travaux, les affectations du personnel, les formations, les stages, etc. Que de temps passé avec le "patron", le professeur Simon, pour tout mettre en œuvre. C'était pour moi un vrai challenge. Quelle nouveauté aussi que d'organiser le département DIM au CHU (département d'imagerie médicale) qui associait les deux services de radiologie et d'ultra sons avec le professeur Jean-Marie Duval, chef de service.

Des soins infirmiers à la radiologie, quel parcours, que de nouveautés !! Je n'ai pas vu le temps passer et j'ai pris tout cela comme quelque chose de plaisant. J'ai foncé partout. Ma devise était :

*Si ce n'est pas moi, c'est quelqu'un d'autre.  
Si c'est quelqu'un d'autre, pourquoi pas moi.*



Annick Bellay en février 2012, lors d'une réception en imagerie. Elle raconte une de ses nombreuses anecdotes



C'est avec le professeur Michel Carsin, chef du département de radiologie qu'Annick Bellay a terminé sa carrière en 1992



## L'IFMEM\* a 30 ans

**C'est sous l'impulsion du Pr Jacques Simon et avec l'aide des directeurs de l'époque, MM. Thébault et Cottencin, ainsi que du Maire de Rennes, M. Fréville, qu'une École de manipulateurs a été créée au CHU le 1er décembre 1969.**

La première monitrice a été Mme Bellay, surveillante de radiologie.

Les étudiantes de la première promotion qui n'étaient que 3 sont passées à 7 l'année suivante, puis leur nombre a augmenté, les promotions sont actuellement de 25 étudiants par année (3 ans depuis 1990).

Au départ, certains cours étaient communs avec les élèves infirmières. La prise d'autonomie fut rapide : problème culturel ? « Un énergumène non seulement n'écoutait pas les cours, mais les perturbait par ses ronflements particulièrement sonores. »

Initialement implantée au sous-sol de la radiologie, puis au rez-de-chaussée de l'aile Est du Bloc, l'école a rejoint en 1975 le bâtiment des formations paramédicales. Les locaux ont progressivement été adaptés à l'évolution des études et des techniques :

avec salle de radiologie, console de visualisation d'images scanner et de résonance magnétique, salle d'informatique.

L'école, devenue Institut en 1997, a formé à ce jour 662 diplômés d'État. Ils étaient près de 300 à se retrouver à l'amphithéâtre Bretagne le 21 octobre 2000 pour fêter, dans la bonne humeur et l'amitié, les 30 ans d'un Institut, reflet fidèle du développement de notre CHU.

